PLACENTA
et
ECRITURE

B. THIS

Avec les membranes, le liquide amniotique et le cordon ombilical, le placenta assure la croissance de l'embryon, puis du foetus.

Au moment de la naissance, la mère excorpore l'oeuf qu'elle abritait, et les villosités de la masse placentaire abandonnent les "lacs sanguins" de la muqueuse utérine.

L'enfant, endo-tome, doit être séparé, non de sa mère, mais d'une partie de lui-même, qui lui permettait de vivre "in utero". Laissant derrière lui, ce "complément anatomique", cet organe, premier contenant qui l'enveloppait, il doit abandonner son être ichtyomorphe, son monde aquatique, sa vie foetale.

Livre de chair délaissée pour vivre "à l'air libre", le placenta est le reste, ce qui doit disparaître, tomber - objet "caduque" par excellence - délivre - arrière-faix. Organe plaqué au fond de l'utérus (nommé placenta, c'est-à-dire gâteau-galette, en raison de sa forme aplatie : πλακους, racine "plac"), organe ambocepteur (assurant l'anabolisme et le catabolisme), organe issu de la vésicule allantoïdienne qui prend la relève du sac vitellin insuffisant, le placenta permet la nidation parasitaire chez les mammifères qui pratiquent la fécondation dans le corps de la femelle, avec gestation prolongée.

Pour éclore, l'ovipare abandonnait sa coquille protectrice. Pour naître, le vivipare excorporé sera séparé de l'ensemble placenta-membranes-liquide amniotique-cordon ombilical. Il en gardera sur son corps une cicatrice ombilicale, qui témoignera, sa vie durant, de l'épreuve qui modifia radicalement sa vie. Trace, marque ineffaçable, l'ombilic est l'inscription

visible du deuil placentaire et foetal (ce n'est cependant pas une proto-écriture).

Comment qualifier ce qu'au moment de la naissance nous perdons, l'espace-temps des premières références sensorielles, l'objet primordial dont nous sommes amputés ? La théorie psychanalytique ne semble pas se préoccuper de la place qu'il faut réserver à cet objet (faut-il même l'appeler un objet ?) qui n'entre dans notre conscience qu'à travers un récit, fait de signifiants. Innommé par ceux qui évoquent ma naissance, invisible quand je me regarde, absent quand j'en parle, il est ce qui a disparu et que je ne peux récupérer, ce qui restera du côté de l'impossible, zéro de ma scène primitive originelle, en ce temps-lieu de ma conception.

Ce que devient le placenta après la naissance semble laisser les humains indifférents, mais l'ethnologie nous apprend que cette ignorance du devenir placentaire n'est pas universelle. La fonction "fertilisante" et "médicinale" du placenta nous montre qu'il s'agit là du premier φαρμακον , médiateur ambigu qui ouvre et ferme, en même temps, l'impossible de la jouissance.

Que signifie cette absence de référence à un objet médiateur qui se présente, entre l'enfant et la mère, comme tiers exclu ? Dans le fantasme maternel, l'enfant "fait partie" du corps de la mère, il en est la prolongation, ne faisant qu'UN avec elle. Mais l'enfant ne se présente pas comme un double de la mère ou du père. Oublier le placenta, l'omettre, c'est maintenir l'illusion d'une fusion-confusion originelle, dans une complémentarité parfaite qui se ferait sous le signe de quelque "primary love", c'est promouvoir le mythe narcissique par excellence, celui d'un monde duel, spéculaire, Macrocosme-microcosme, contenu-contenant, qui, dans une miniaturisation infinie, s'efforce de nier le Manque et d'oublier qu'avec la sexualité la mort est apparue.

Le placenta se présente comme ce qui peut manquer - trou - béance de l'être - Moins Un - référence à l'identification au Père, qui peut ne pas être là, mais qui fut, en ce temps-là. Le corps de l'enfant témoigne de la conjonction parentale, mais le placenta, quatrième terme, vient rappeler la Dette, l'Ancêtre, le Sacrifice, le Meurtre primordial, la destruction de la première forme. Nous pouvons en faire l'Opérateur structural par excellence, mais aussi bien la préfiguration de.... l'analyste.

Les premières cellules se reproduisaient pas scissiparité, en devenant doubles, ignorant la mort. Sexués, nous nous reproduisons, mortels, c'est cette immortalité, perdue à la naissance avec les eaux amniotiques et le placenta, que nous tentons de récupérer. "Cette part du vivant qui se perd à ce qu'il se produise par les voies du sexe", c'est ce qu'illustre le mythe lacanien de l'Hommelette (Cf. Position de l'inconscient, 1963) : "A casser l'oeuf se fait l'Homme, mais aussi l'hommelette". Cette hommelette, appelée encore lamelle, figure la libido comme un organe, un instrument de l'organisme. Ce qu'il importe de bien saisir c'est comment l'organisme vient à se prendre dans la dialectique du sujet et comment cet organe de l'incorporel dans l'être sexué est utilisé, glissé à la véritable limite de l'être, qui va beaucoup plus loin que celle du corps : en effet, après la naissance, les limites du corps sont singulièrement réduites puisque la perte des membranes, partie de l'oeuf fécondé au même titre que le vivant qui vient au jour par leur perforation, prive l'enfant de son territoire, de son milieu liquide. Cette "pars" disparue, dont il garde le souvenir, cette "partie" de lui-même (voyez comme ce même vient le compléter), comment la récupérer ? L'activité qui vise à restaurer la perte originelle c'est ce que nous dénommons pulsion (Trieb).

Infans, en poussant un cri, au dehors, il entre dans un monde où il est donné à entendre et à voir : pulsion invocante et scopique. C'est par un cri, extériorité jaculante, que s'est identifié ce qui lui est le plus intime, et c'est en se reconnaissant "au dehors", dans une extimité fondamentale, au lieu de l'Autre, qu'il a fait son entrée au monde des signifiants, qui le font naître comme sujet, puisqu'ils le représentent.

En barrant le sujet, le signifiant fait entrer en lui le sens de la mort, c'est pourquoi l'être parlant révèle le sens mortifère de sa libido; c'est pourquoi l'objet "a", métonymique, nous comprenons pourquoi, sera le représentant de cette perte originelle : on le trouvera toujours dans le fantasme ($\diamond a$) au fondement du sujet désirant.

Le vivant qui vient de naître n'a d'accès à l'Autre que par la voie des pulsions (dites partielles) où le sujet cherche un objet qui lui remplace cette perte de vie qu'est la sienne d'être sexué. Mais ce n'est pas seulement l'immortalité qu'il a perdue, au moment de sa naissance, c'est son territoire et ce placenta, ancêtre en lui des premières références sensorielles, moi-auxiliaire biologique.

Cet objet perdu c'est d'abord à travers l'olfactif, le subtil, le sentir, qu'il va le rechercher. Mais l'air est un objet invisible, qu'il soit en nous ou hors de nous. Dedans-dehors ? La bipartition de l'oeuf, au départ d'une série d'opérations tendant à récupérer l'objet, pose ici un problème de limite, de frontière, nous amenant à reconsidérer l'ana/tomie : une topologie particulière, celle de la bande de Moebius - structure à un seul bord - nous sera, ici, indispensable. Cet objet invisible qu'est l'air, où le prélevons-nous ? Dans l'atmosphère, relai du placenta, thalle commun à tous les humains (Notons qu'il s'agit là d'une sphère, reprenant la sphéricité de l'oeuf indivis). C'est cette quête incessante de l'air qui nous anime et nous fait désirants.

Mais si l'air parvient directement, régulièrement, au plus profond de notre corps, la nourriture liquide ou solide parvient épisodiquement, irrégulièrement, à notre tube digestif. La fonction placentaire est donc scindée en deux fonctions, l'une respiratoire, l'autre digestive, assurant l'anabolisme comme le catabolisme.

Avec le sein, organe plaqué sur le corps de la mère, se pose à nouveau le problème des limites du territoire, puisque le sein, manifestement lié au corps de la mère, apparaît à l'enfant comme une partie de son propre corps. C'est donc entre le sein et la mère que passe le plan de séparation qui fait du sein l'objet perdu en cause dans le désir. A concevoir comme ectopie d'un individu sur un autre, le sein prend le relai du placenta-liquide amniotique-membrane, c'est un substitut qui lui est refusé ou présenté, pour répondre à ses cris, à la demande qu'il adresse à l'Autre.

Au cours de la phase anale, l'objet de la demande de l'Autre, c'est ce qui, pour l'animal, permet parfois de marquer le territoire. Le manque s'organise autour d'un objet, les fécès, qu'il excorpore, depuis qu'ex-corporé il s'est servi de son tube digestif pour éliminer son "méconium" si longtemps retenu.

Le sein comme les fécès sont des objets, bien à part, qui font ou ne font pas partie de son corps. Moi-Non Moi. Mais l'objet anal, qui disparaît comme le placenta, est directement lié à la mort. C'est là que le sujet rencontre le Désir de l'Autre, bien avant qu'il puisse le nommer désir, encore moins en imaginer l'objet. Il peut manquer, mourir; c'est donc son propre manque, celui qu'il produirait dans l'Autre en disparaissant, qu'il va utiliser pour combler, non la faille qu'il rencontre dans l'Autre, mais celle de la perte constituante d'une de ses parts, perte par

laquelle il se trouve en deux parts constitué. "Il opère avec sa propre perte qui le ramène à son départ".

Mais au centre de l'expérience de l'Inconscient, ces objets de la demande à l'Autre ou de l'Autre, ou ces objets supports du désir de l'Autre, le regard - la voix, n'ont finalement pas la même importance que... le phallus. Lui seul fait vraiment apparaître la place de la castration symbolique dans l'histoire du désir. Le Phallus pose le problème, non de l'opération vétérinaire qui sépare les testitules du corps de l'animal, mais de cette Castration symbolique qui implique un objet imaginaire et un père réel (qui n'a de réalité que de parole). La jouissance est interdite à tout être parlant, en tant que tel. La métaphore du Nom du Père, comme principe de séparation, permet d'accéder à ce point de vue symbolique (συν-βαλλω), partition qui répare l'impératif partage originel, en répartissant la "pars" dans un monde où nous participons du signifiant.

- La frustration est manque imaginaire d'un objet réel (le pénis), l'agent étant la mère symbolique.

- La privation concerne un manque réel, l'objet est symbolique, le père imaginaire en est l'agent.

- Pouvons-nous dire que la perte du placenta est une privation ? N'est-il pas préférable de dire, comme pour le sevrage, qu'il s'agit d'une pré-figuration de la castration, coupure humanisante qui permet à l'être parlant de renoncer à la jouissance.

Dans la liste des objets "a" : sein, fécès, regard, voix, nous omettons délibérément l'objet caduc par excellence, le placenta. Nous savons bien que la caducité de l'objet cessible fait l'essentiel de sa fonction, mais nous savons que la perte placentaire est irrémissible, non répétitive, sans récupération possible, en dehors du circuit de la demande. Le placenta n'est pas, comme corrélat du sujet, l'équivalent du sein-objet "a", puisqu'il est au départ cette partie de Moi, dont la perte détermine le processus pulsionnel.

S'il y a une séparation entre ce que nous représentons et la Chose (Das Ding) perdue au coeur du processus primaire, ("l'Autre pré-historique, inoubliable et que nul ne parvient jamais à égaler" - FREUD. Auf. p. 192), si la vie intra-utérine se présente, non comme symbiose, mais comme parasitage, nous devons penser le manque comme vide essentiel à maintenir,

autour duquel gravite le mouvement des représentations, selon le principe du plaisir. Le désir meut, sans fin, le sujet dans sa quête, de signifiants en signifiants, dans l'attente de ce qui continue à faire défaut : cette Chose, qu'est le Sujet de l'Inconscient.

Sacrifice d'un objet appartenant au sujet, la castration apparaît comme l'interdiction pour le sujet qui parle d'une Jouissance qui serait, en lui, retrouvaille de la Chose, interdiction qui oriente le désir, ailleurs qu'en un dedans proscrit.

Cette Chose, dont la mort est la métaphore (ce qui lui est substitué dans le discours), demeure toujours en souffrance, comme en doublure de toute représentation. Le placenta n'est pas la Chose, il n'est pas non plus un objet "a", prenant la relève de la Chose pour animer le fantasme, ou ouvrir au sujet (S) l'accès au monde de la réalité.

Rempart et dépassement de la Chose, l'objet "a" est ce qui, de la Chose, préserve le désir, il est donc cause du désir. Mais, en tant qu'objet caduc, devenu pourriture, préfiguration de sa dissolution, de son Rien, le placenta est, pour le sujet, ce qui tient la place de la première Jouissance, il matérialise, comme reste, au niveau du Désir, l'inaccessible rapport du corps et de l'être parlant.

Toujours délaissé, dans notre Civilisation, le placenta, manifestement, est gênant puisqu'il fait barrière entre la mère et l'enfant. Le mythe de "l'Unité primordiale" (l'homme connaîtrait le Tout parce qu'il n'a fait qu'Un avec la mère, originellement) se présente comme le Mythe par excellence, celui du contenu-contenant confondus.

Rank, par le biais du "Traumatisme de la Naissance", est venu renforcer cette croyance en une totalité fusionnelle primitive, croyance qui permet de nier la fonction paternelle, qui se repère au moment de la conception, mais n'est pas évidente au moment de la naissance.

La douleur obstétricale, régulièrement proclamée comme allant de soi - naturelle - est au service du mythe fusionnel : elle apparaît comme la preuve qu'une partie du corps se sépare de la totalité. "Vous voyez bien que cet enfant est ma chair, mon sang, ma vie, puisque cela me fait si mal quand je dois m'en séparer !"

La volonté délibérée d'accueillir l'enfant comme un être diminué, incomplet, sourd et aveugle (une larve traumatisée et

hurlante qu'il faut rapidement abandonner au fond d'un berceau) nous montre que nous partageons tous ce fantasme fusionnel. Nous organisons dans nos maternités le massacre des Saints Innocents, en plongeant l'enfant dans un monde abusivement éclairé; et sans respect pour sa sécurité de base, nous le déplaçons brutalement, sans aucun ménagement. Il suffit de voir comment le pédiatre, afin de rassurer la mère, se livre à une série d'investigations traumatisantes qui doivent faire apparaître ce fameux reflexe de Monro, où l'enfant est crucifié par le sadisme médical.

Dès la naissance, quand le cordon n'est pas encore coupé, l'enfant doit être placé sur le ventre de sa mère, qui peut le caresser : il cesse aussitôt de crier. Si on lui parle d'une voix chantante, en plaçant son visage en face du sien, on peut le faire sourire de façon répétée. A ce moment seulement, le cordon ombilical étant coupé, l'enfant peut alors être plongé dans un bain où sa motricité s'épanouit, dans une jubilation étonnante (1).

Mais nous avons beau répéter qu'il faut accueillir, humainement, le petit d'Homme qui vient de naître, notre civilisation veut ignorer l'importance des premières sensations aériennes. Et nous faisons tout pour que la naissance soit ce traumatisme que le mythe nous impose.

Le placenta, si gênant, est donc rapidement oublié. On l'élimine. Il n'est plus que livre de chair, à plat, au fond du plat - en tas -, chiffonné, livré à la pourriture, à la décomposition, à la mort.

Il n'intéresse plus personne. Nous pourrions montrer à la mère ce paradigme d'une forme première d'objet "a", mais il n'est pas beau à voir : on l'abandonne donc, honteusement. Et pourtant c'est sur lui que porte la première distinction :

MOI- NON MOI

VIE - MORT

Il suffit d'une coupure, sur l'oeuf indivis, pour qu'ainsi blessé, ses membranes rompues, percées, le vivant vienne au jour par leur perforation. Un simple trait sur la poche des eaux

---

(1) F. LEBOYER : "Pour une naissance sans violence" - Seuil.

distendue et voilà l'émoi, ce qui était Moi n'est plus Moi. Il suffit pour marquer définitivement la différence. Définitivement, car le foetus sorti de ses membranes ne peut plus y être replacé. Vous ne pouvez plus annuler ce qui vient de se passer.

Imaginairement, bien sûr, tout se répète en restant le Même, mais déjà Parménide le disait : "L'Un ne sera ni à soi, ni à d'autre que soi, ni différent, ni identique".

Bien sûr, vous pouvez d'un ensemble de dix cailloux retirer cinq cailloux, puis les replacer dans cet ensemble, en répétant l'expérience aussi souvent qu'il conviendra : vous aurez toujours dix cailloux. Mais ici, l'Ensemble est vivant, et nous ne pouvons annuler cette bipartition, c'est cela l'angoisse fondamentale que l'homme veut occulter. La Spaltung qui marque le sujet de l'Inconscient (S) d'une barre oblique (Ø) doit être pensée à partir de l'expérience de la Naissance, en tenant bien compte de ce fait que si l'être ne peut naître que de la faille, que produit l'étant de se dire, déjà à ce niveau, la parole nous précède et nous montre que l'Inconscient (A), l'Autre (lieu de la Parole et recueil des signifiants) n'attend rien de notre naissance. C'est dans le dénuement le plus complet que nous serons assujettis.

Nous sommes, au coeur des rapports du Sujet et de l'Inconscient, amenés à penser ce qu'il en est de l'identité, et nous ne pouvons le faire qu'en parlant, donc avec des signifiants, qui, symbole d'une absence, matérialisent l'instance de la Mort. Ce qui, dans le signifiant, implique la fonction de l'identité, c'est de n'être que différence. "C'est en tant que pure différence que l'unité dans sa fonction signifiante se structure et se constitue" (LACAN, Sém. 29.XI.61).

Le trait de la différence, trait unique, trait unaire, barre numérique, est signe de l'impossible identité, et ne renvoie qu'à sa propre répétition dans un appel, renouvelé indéfiniment. Mais il est aussi évocateur de ce "UN" toujours absent, il marque tout objet au point où cet objet vient à être, par lui, séparé d'un autre ou, quant à son propre ensemble, fragmenté.

C'est pourquoi tout fragment, toute partie d'un "Ensemble" est "dans le trait même de sa coupure, constitutif d'un reste, d'une marque perdue sans retour, non spécularisable, témoin itératif de la différence incomblable" écrit MARTIN, dans la place de l'argent, dans la psychanalyse. Ce qui nous renvoie évidemment à notre réflexion sur "la place du placenta" dans la psychanalyse.

A cette place où vous étiez, vous n'êtes plus puisqu'il est là : prix du passage.

A la croisée d'une mort imminente et d'une éclosion à la vie, apparaît le cri, témoin d'une séparation radicale, séparation de ce Lieu-temps du premier enracinement. (N'oublions pas cependant qu'il suffit d'injecter de l'air "in utero" pour faire crier l'enfant bien avant la naissance) .

Signifiant primordial, le cri, lié à la respiration, passe au premier plan, manifestant le premier rapport du corps et de la Parole, annonçant cette prise de l'être parlant dans le discours à venir, en tant que ce discours le déterminera comme objet, non au niveau de l'étant, mais de l'être.

Lâché, cédé, excorporé, le cri accompagne la coupure inaugurale, la perte de ce reste de moi-même; voyez comme ce moi se protège et se redouble de ce "même" qui n'est lui-même que reste de ce "Se/met/ipsimum", superlatif, enflé, gonflé, puis morcelé, promis à n'être plus que l'ombre du Moi.

Le placenta, comme ombre, "partie" mise à l'ombre, devenu reste déchet, alors que primitivement il me protégeait, m'ombrageait, voilà bien la première manifestation du "Manque à être". Avant tous les objets à venir, fondateur de leur existence, par sa mise à l'écart (sacer - sacrifice) il matérialisera, au niveau du désir, l'inaccessible rapport du corps et de l'être parlant.

Voulez-vous, du côté de la mort, le reconnaître en position de Signifiant primordial, premier signifiant S^1, qui représentera le sujet $\$$ pour S^2, un autre signifiant ?

Nous ne savons rien de la structure de S^1, nous dit LACAN (Sem. du 3.VI.70), mais nous savons que le placenta représente le sujet pour la mort : il est la "pars" sacrifiée, marquée, mise à l'écart. Le rapport de A et de "a" fait problème, à tous les êtres parlant, psychanalystes ou pas, même si Lacaniens, ils répètent, qu'innommable non spécularisable, dans la lettre même par quoi LACAN l'a désigné, notation abrégée, le petit "a" est le concept de ce qui dans le champ de l'Inconscient, et quant au Sujet de l'Inconscient, est toujours perdu, par l'intrusion même de la fonction signifiante dans le Réel. Même s'il rime avec lui, le petit "a" n'est pas le placenta. Gardons nous de confondre le concept de ce qui n'est pas spécularisable, pas nommable, avec cet objet que nous ne pouvons plus voir, et qui le plus souvent n'est même pas évoqué.

C'est quoi "ça", cette étrange chose que vous venez de retirer, quand l'enfant est déjà né, arrière faix qui tombe, en dernier ?

Bien sûr, il y a du côté de l'existant, ceci que sa manifestation est d'être hors d'elle-même. L'éprouvé de cet extranéité dans l'événement qui le constitue et le définit, c'est l'Emoi, ce qui est hors-Moi.

Toute re-présentation, impliquant une perte, ne se fait qu'à partir du corps, mais s'il y a toujours une séparation entre ce que nous représentons et la Chose, qui demeure en souffrance, comme en doublure de toute représentation, si le désir meut sans fin le sujet, dans sa quête, de signifiant en signifiant, dans l'attente de ce qui continue indéfiniment à faire défaut, c'est parce qu'un fait de nature (gnatura) divise et fait naître.

Nous serons toujours dans l'attente du retour de ce qui continue, indéfiniment, à faire défaut : la Chose. Une fois pour toutes, irrémissiblement, définitivement, l'Ensemble est séparé: les pars ne seront plus jamais réunies : Impossible de revenir en arrière, nous vivons, mais déjà nous sommes condamnés à la mort, à plus ou moins longue ou brève échéance, puisqu'il y a proscription, c'est-à-dire inscription d'un décret de mort dont le placenta n'est que l'affiche. Cette mise à prix de notre tête nous laissera quelques lustres de répit, mais cette prescription "mise en tête", ordonnance, n'en sera jamais abolie. La vie humaine, ce sursis obtenu de matin en matin, au nom des signifiants !

Tel est l'ordre du monde pour les vivants que nous sommes, en ce monde où, simultanément, est toujours rappelée et occultée la perte originelle dont le signifiant marque toute relation du sujet à son être : nous nommons ainsi la castration symbolique. Il n'est d'autres formes représentantes du Sujet de la Spaltung ($\not{S}$) que formes détachables, détachées du corps, objets partiels au regard de l'ensemble. C'est au trait de cette coupure que les objets partiels s'érigent comme signifiants dans le rapport du corps à l'être parlant.

Si le fantasme ($\not{S} \diamond a$), c'est le sujet de la Spaltung ($\not{S}$) dans le désir de l'objet "a", c'est bien parce que l'ensemble homogène du fragment et de son trait de séparation est à la fois signifiant de l'impossible identité et source d'une projection imaginaire de cet impossible dans l'autre (autrui - dit mon semblable). Ainsi se réalise le leurre structurant de la fonction imaginaire : l'Identification.

Le Moi-idéal sera introjection symbolique du trait de la différence : "Je suis ce que n'est aucun autre".

L'Idéal du Moi sera, en autrui, projection imaginaire de cette différence radicale, captatrice de son désir : je ne suis pas ce qu'il est.

Aucun objet cessible, objet "a", ne peut être réduit à son image spéculaire, puisqu'il est ce qui reste hors la configuration de l'image. Cet "extérieur" qui existe avant toute reprise unifiante de l'image corporelle, avant le moment où cette image introduit la différence entre le Moi et le Non-Moi, c'est lui qui fait question, puisqu'il est ce qui creuse dans l'inconscient la place où la dialectique organisera la notion de cause.

Le creux de cet extérieur primordial que remplit seulement le "reste de l'image, de la représentation, creux toujours laissé derrière elle par toute image, voilà la cause première, lieu du désir de l'Autre".

"Je ne suis pas ce qu'il est"

"Je ne suis pas là où il est"

"Je suis ce que n'est aucun autre", ces quelques formules pourraient nous permettre de repenser "nachträglich", les relations du vivant qui parle avec son placenta, mais nous ne pouvons les articuler, ces formules, qu'après le jeu des objets cessibles, parties constitutives de cette appréhension globale de l'image spéculaire, qui détachables, demeurent relais symbolisant du désir de l'inconscient.

Nous savons que la dimension symbolique du signifiant, c'est l'absence : le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Le réel, en tant qu'il est le domaine de ce qui subsiste, hors de la symbolisation, c'est l'impossible. Le réel n'attend pas, et nommément pas le sujet, puisqu'il n'attend rien de la parole.

La fonction signifiante, dans sa matérialité même, découpe le Réel, en un morcellement que l'image spéculaire unifie, au niveau du Moi, tentative toujours à renouveler et toujours lézardée, prête à cette brisure, à partir de quoi s'anime toute oeuvre humaine. Ceci parce qu'au principe de toute représentation, c'est-à-dire de la fonction psychique, elle-même, il y a la différence.

Cette différence, il nous faut la situer, in statu nascendi, ou plus exactement "au moment de la naissance" dans ce Moi-Non Moi, Vie-Mort, enfant-placenta, dans cette forclusion du sujet de l'Inconscient, qui en allemand (Ver-werfung) laisse entendre la coupure, et le rejet (Werfen). Il nous faut bien saisir comment cette forclusion fonde l'ordre du discours. Ce détachement et cette exclusion d'un Signifiant fondent une structure, ou plus précisément un ensemble. Le "Un" apparaît comme effet de sa propre exclusion, représentant l'ensemble dont le seul élément est l'ensemble vide. Le "Un" surgit comme détachement de l'ensemble, que cet ensemble soit ce que nous nommons à ce moment placenta, ou qu'il soit cet enfant né et nommé, à partir de cette séparation.

"La collection de tous les ensembles d'un univers n'est pas un ensemble" et ce paradoxe précise les conditions pour qu'un discours puisse être tenu : "on ne peut mettre tous les signifiants d'une même "famille" dans le même sac, et quand on tente de les rassembler, il y a une faille, un mouvement d'exclusion, dont l'effet est de transporter ailleurs un des signifiants devenu autre, de façon que les autres puissent fonctionner comme tels. C'est de son exclusion qu'ils peuvent entrer en scène, de son ex-sistence qu'ils in-sistent". (1)

Cette différence, qui sépare et transporte ailleurs, (diffère) en un autre lieu, constituant le réel comme lieu d'un impossible retour, nous devons le penser comme différence sexuelle, étroitement liée à la mort, car mortels d'être sexués, nous sommes également sujets divisés d'être parlant. C'est la différence "sexuelle" qui est au départ de l'énigme de la Scène primitive initiatique. Qu'en est-il de l'homme et de la femme, en ce qui concerne l'apparition d'un enfant ?

Nous ne retracerons pas ici l'errance des conceptions de la conception : "Ou le père, ou la mère ?". Non, "l'un et l'autre", pas l'un sans l'autre, voilà bien le scandale, interdit par le principe du Tiers exclu. La science est venue prouver, avec la fécondation artificielle, où l'homme se substitue au créateur, que l'un ne va pas sans l'autre, l'un est tout aussi nécessaire que l'autre. Mais pour le savoir, il fallait en payer le prix et renoncer au problème de l'être (forclusion). Il fallait

---

(1) Scilicet 4. L'infini et la castration. p. 81 - Seuil.

penser les rapports de la Scène primitive et de l'écriture, abandonner cette précieuse image de nous-même, miniaturisée à l'infini.

Ce "Père et Mère ensemble", inscrit dans un programme génétique, comment pouvait-on le penser, sans faire le deuil d'une participation impossible. Pour que je sois, il me faut renoncer à être témoin de mon origine; je peux y penser, en parler, mais comme d'un Impossible, impossible qui sera ultérieurement repris dans le "Je ne suis pas où je pense". Non (a et b) = (Non a) ou (Non b). Telle est la formule de Morgan.

Non (je pense) et non (je suis).

Ou je ne pense pas, ou je ne suis pas!

La négation, induite par la sexualité et qu'avec LACAN nous appelons négation de la Castration, opère en ce que la sexualité se présente comme un "Se défendre de donner suite à cette vérité qu'il n'y a point d'Autre" en ceci que le Manque est inaugural chez l'enfant. Naître c'est n'être qu'exposé au Manque.

Le Phallus, dont FREUD nous a montré la fonction de pivot du procès symbolique qui parachève dans les deux sexes la mise en question du corps et du sexe par le complexe de castration, rend intenable la bipolarité de l'Homme et la Femme : le temps de la castration apparaît donc comme celui où nous avons à repérer l'instauration du sujet, dans sa confrontation au réel de la différence sexuelle.

Si le Phallus, en tant qu'il représente la possibilité exemplaire du manque d'objet, n'est que le signe de ces manques à jouir que sont le sein, l'excrément, le regard, la voix.... l'écriture qui, toujours, cherche à répéter le manque, peut les assumer tous. Elle seule permet ce retour en arrière qui vient interroger la Vérité, en sa demeure.

Nous devons donc articuler le Phallus, l'écriture et la jouissance féminine : "L'écriture se raconte comme la jouissance d'une femme" notait M. MONTRELAY. Europe énamourée, enlevée sur le littoral par Zeus, transformé en taureau, sera recherchée par Cadmos, homme d'écriture, ancêtre d'Oedipe! Femme transportée dans le champ du signifiant, elle sera captivée, par sa progression et son rythme. "A l'autre de faire dans l'amour ou dans l'écriture, le discours de sa féminité".

Mais les relations ainsi décrites de la parole et de l'écriture ne nous permettent pas encore de comprendre la spécifité de l'écrit dans son rapport au dit.

L'écriture se présente comme reste de la parole : c'est une parole qui a perdu la vie. Elle met un Vu à la place d'un entendu, et l'on peut ironiser sur son caractère de déchet, de scorie, de cadavre, il n'en reste pas moins que, ce faisant, ce petit reste peut voyager, porter à travers le temps son message de vie ou de mort, prolonger l'acte, répéter dans sa coupure du Dire : Je prends acte de ce que je pense, c'est-à-dire que je l'écris. Et dans cet écrit, si je veux prouver, non que je pense mais que "ça pense", il me faut faire la preuve, vérifier, faire jouer ce qui est inscrit; la vérité y révèle son ordonnance de fiction, et son côté "sans foi", puisque ce qui sera inscrit comptera et sera "opéré" efficacement.

La parole y perd apparemment la vie, mais lettre morte, tirant son efficace de cette mort apparente, elle y gagnera cet étrange pouvoir d'interroger la vérité. Ce rien qui n'est qu'écrit chu de ma plume, caduque, fait toute l'opération. La lettre est l'instrument propre à l'inscription du discours, elle ne portraitise pas la voix, elle interrompt l'immédiateté, elle code, et c'est par son jeu que la logique progresse, puisqu'à partir du langage, rien ne peut se produire qu'inscrit. Le fait d'écrire est second par rapport au langage mais, sans le texte il n'y a ni comptabilité, ni vérifiabilité, je ne peux faire ni l'opération, ni la preuve.

Sans passage par l'écriture, qui impose ses effets de façon persécutive, définitive, le signifiant ne se trouverait jamais pris dans une chaine et, par la lettre, littéralement transformé.

L'écriture ne reproduit pas la réalité, elle la reconstruit, l'ordonne, réduisant à l'essentiel les phénomènes analysés, formalisés. Ce qu'a trouve de vital l'analyse freudienne, c'est cette référence à l'Autre Scène, à l'écrit, où la vérité se révèle et se... réveille.

Si l'inconscient c'est bien que l'homme est habité par le Signifiant qui lui pré-existe, nous saisissons l'importance de cette inscription du signifiant, l'instance de la lettre dans l'inconscient : "Ne sentons-nous pas... que d'avoir suivi les chemins de la lettre pour rejoindre la vérité freudienne, nous brûlons, son feu prenant de partout. Certes la lettre tue, dit-on,

quand l'esprit vivifie. Nous n'en disconvenons pas... mais nous demandons aussi comment sans la lettre l'esprit vivrait. Les prétentions de l'esprit pourtant demeureraient irréductibles si la lettre n'avait fait la preuve qu'elle produit tous ses effets de vérité dans l'homme, sans que l'esprit ait le moins du monde à s'en mêler. Cette révélation c'est à FREUD qu'elle s'est faite et sa déconverte, il l'a appelée l'inconscient".

La lettre conserve ce que le discours laisse tomber; elle garde trace dans le mot, de l'histoire du mot, retient ce que la parole néglige. Re-présentation du dit, l'écriture matérialise et pérennise la fugacité des vibrations vocales; elle implique un morcellement des mots en phonèmes : les voyelles et les consonnes de l'alphabet, petits éléments vocaliques, vont s'unir pour recréer dans le jeu syllabique ce que la bouche articulera pour leur prêter vie. La lecture est une ana-gnose, qui surmonte le morcellement initial et l'abandon du sens. Elle nous ramène en arrière, en ce temps-lieu de l'origine, où la parole est venue s'incarner, visiblement s'inscrire.

Entre le trait unaire, fondamental pour l'inscription du signifiant (Un comptable, Un en plus), le placenta (un seul - il est perdu) et le pas plus d'un du Père (un seul - il n'est père que par la parole - il ne sait pas - il est châtré) nous devons établir quelque rapprochement. Il n'y a de Père que le "Père mort" dit LACAN, qui met en avant le "Nom-du-Père" comme signifiant majeur. Cette "fonction du Père" opère, au niveau symbolique, dans la mesure où l'exclusion d'Un signifiant de l'ensemble des autres permet à chacun de faire sens, pour que leur collection puisse fonctionner comme un ensemble. L'ensemble vide, $\emptyset$, objet correspondant à l'impossible localisé, c'est ce qui rend le un possible, puisque le Un n'est que l'ensemble dont le seul élément est l'ensemble vide $\emptyset$. "Il surgit, le Un, non pas seulement de son manque, mais de ce que l'impossible, l'intenable peut dans certaines circonstances être énoncé. On retrouve, ainsi, que le "y a de l'Un", de LACAN, et "Il y a de l'impossible" ne sont que deux versions d'une même vérité, à savoir qu'il y a du réel, c'est-à-dire de la rupture, de la faille irréductible, du bord incontournable " (1). Le placenta rejeté, le Père-mort, le trait unaire, fonctionnent de la même façon. Le Un se détache comme effet des ruptures nécessaires d'une multiplicité infinie, et la castration symbolique n'est que "répétition infinie de rupture".

---

(1) Scilicet 4 : L'infini et la Castration. p. 98.

L'écriture qui joue, en permanence, de ces ruptures possède ce redoutable pouvoir d'échapper à celui qui l'a tracée. Elle ignore la mort du scripteur, voyageant à travers le temps et l'espace, renouvelant les sensations manuelles originaires qui précédèrent toute émission vocale de sons articulés. Elle apparaît donc le premier sacrifice qui, toujours, fait suite au déluge, comme le signe de l'alliance, écrite dans l'arc en ciel, cadeau du Créateur aux créatures.

L'écriture, que nous avons en commun, que nous pouvons partager, faire circuler, apparaît donc, comme l'air, thalle de notre humanité.

Les Dogons nous précisent que sur le Placenta Primordial de Yorougou et de Nommo se trouvaient inscrits les symboles graphiques des paroles en puissance. C'est pourquoi le Renard vient marquer sur la table de divination, avec les traces de ses pattes, ce que le devin interprète et traduit.

L'écriture était-elle déjà là, dans ces lettres vivantes, en relief, pulsatiles, que la circulation sanguine s'en venait dessiner sur le placenta, errance joyeuse du γραφειν dans l'Empire des Signes ? N'en doutons pas, elle ne fait que reprendre, à sa façon, le message placentaire, et l'amitié des membres et des membranes, mais sur ce point nous n'en dirons rien de plus aujourd'hui, laissant à chacun le plaisir de se souvenir de ces caresses que des doigts sensibles inscrivaient sur la surface humide et lisse de son placenta.

Claude GRILLIAT.- "Ce qui me frappe beaucoup, c'est que les médecins parlent du placenta en l'appelant "barrière placentaire."

B. THIS.- "Oui, cette barrière effectivement est utile, car il y a des substances qui sont dans la circulation de la mère et qui ne passent pas dans la circulation de l'enfant. Mais il y en a d'autres qui passent."

C. GRILLAT.- "Oui, mais je me demande jusqu'à quel point à partir de ce terme de barrière placentaire on n'introduit pas déjà une certaine notion de culpabilité, c'est-à-dire une possibilité d'être coupé de..."

KLAPAHOUK.- "Je voudrais là poser une hypothèse, il me semble que THIS disait, à juste titre, que placenta vient de placous-gateau, est-ce que ça n'a pas quelque relation aussi avec le plaisir, placet, il plait ?"

B. THIS.- "Les spécialistes ne sont pas d'accord. Et dans ce domaine de racine primitive de recherche du "vrai" de l'étymologie, il faut se méfier beaucoup, parce que par suite de la métaphorisation incessante du langage il n'y a pas de point fixe auquel nous puissions nous raccrocher. Ça serait le mythe en quelque sorte du sens primitif. Je ne crois pas qu'on puisse tomber dans cette croyance. Mais, bien sûr, plac - plaudere - plangère - plaindre - aplatir - implacable, tu as senti l'onomatopée primitive.

En ce qui concerne la coupure du cordon, au début, c'était une façon d'introduire le père pour qu'il ne soit pas, comme on le disait quand les médecins ont commencé à l'introduire, ce double tremblant qui se mettait près de la tête de sa femme et respirait en faisant le petit chien, comme elle, ce qui n'a aucun sens. Parce que finalement sous prétexte d'introduire le père à sa place, dans les maternités, on croyait qu'on le mettait à sa place, en lui donnant le droit d'entrer ! Le père n'est introduit que par la parole, par la référence à sa fonction. Ce n'est pas sa présence corporelle qui importe. Au début j'avais dit, que si il y avait une fonction que le père peut assumer

c'est bien celle de la coupure "donnez-lui deux pinces et une paire de ciseaux, et il coupera le cordon ombilical". Dans le monde obstétrical, ce geste est apparu comme magique, mais son efficacité est toute relative.

Une voix.- "C'est médical."

B. THIS.- "C'est médical, il faut bien qu'il soit coupé, proprement, mais ce n'est pas ça qui fait l'essentiel du père."

Une voix.- "Ça réintroduit la fonction du père."

B. THIS.- "Ça introduit la coupure, d'une certaine façon."

- "Ça peut l'introduire."

B. THIS.- "Mais Gennie dira que, le plus souvent, dans la clinique ce qu'on voit ce sont les phénomènes d'identification à la mère, sentie comme toute puissante.

A. CAIN.- "J'interviendrai rapidement à propos de la fuite de cette personne qui a reproché à Gennie LEMOINE d'avoir omis la culture hébraïque et les caractères hébreux; par un jeu inspiré de la Cabale, la castration est signée dans la lettre il y a sans doute au niveau de la fonction paternelle quelque chose qui n'a pu être exprimé et ce n'est peut-être pas pour rien qu'elle est partie. D'ailleurs depuis tout à l'heure je me demande comment pourraient mieux se préciser les rapports qui existent entre cette fuite et cette fonction paternelle qui n'a pas été introduite.

G. LEMOINE.- "Mais je suis tout à fait de ton avis, elle l'a donnée sous forme d'agression, mais l'argument était tout à fait satisfaisant et la preuve c'est que cette année nous avons bien l'intention de parler du mari de la femme enceinte, en analyse, d'un cas où c'est l'homme qui est en analyse; pour partir enfin d'un cas clinique qui nous permettrait de voir comment ça se passe. Tout simplement nous sommes partis de femmes enceintes en analyse, mais il y aussi l'homme bien entendu."

B. THIS.- "Cette année j'ai l'intention de faire un travail sur la fonction du Yod entre le K et le N qui en hébreux est Q N : le nid. En introduisant le Yod de l'Eternel YVY "j'ai acquis un enfant avec l'intervention de YAVEH", ce qui donne Qa YIN, Caïn, oui j'ai fait exprès..."

G. LEMOINE.- "Ah, Anne CAÏN." (rires)

B. THIS.- "Oui, j'ai volontairement, au début de cette matinée, refusé de développer ces jeux de mots hébraïques, ça ne me paraissaît pas du tout nécessaire de centrer le débat là-dessus, mais il est évident que dans la Genèse, comme dans d'autres textes on perçoit l'importance de la fonction de la main. Evidemment comme substitut métaphorique ! Dans tous les alphabets, les signes de la main sont en 5° et 10° positions. Parce que dans toutes les langues indo-européennes quand onœomptait, on émettait une consonne pour signifier un, on émettait deux consonnes "..." pour signifier deux, "...", trois consonnes pour signification, quatre consonnes "..." pour dire le chiffre quatre. Pour cinq c'était un nouveau mot, ce n'était plus cinq consonnes, c'était le mot de totalité. La 5° lettre : E introduite dans ABRM qui était le bélier, devient ABREM Abra-ham et Saraï devient Sara (la princesse), c'est toujours une arithmologie qui joue à ce moment là. Mais ce n'est pas le problème que je voulais vous développer, le placenta, à la limite, c'est anecdotique. Ce que j'ai développé dans la seconde partie, "Placenta et Ecriture", me semble être, en ce qui concerne la relation de la parole et de l'écriture, quelque chose d'important, qu'il faut travailler. L'écriture a comme fonction de résumer tous les objets "petit a"; le sein, la voix, le regard; l'écriture répète. Répétition et inscription ont une fonction bien particulière, parce que à partir du moment où c'est inscrit, c'est embrayé et ça fonctionne dans un appareil, ça peut être retrouvé, ça permet la vérification, et la vérité peut être interrogée. L'écriture c'est la trace laissée par la parole, l'écriture conserve. Si vous dites le mot femme par exemple, eh bien vous entendez f a m, mais si vous l'écrivez vous êtes forcé de mettre f e mm e, l'écriture se souvient parfaitement de l'évolution du mot "féminine". Si vous dites rêne, vous mettez un accent circonflexe quand vous voulez évoquer les "retinare" qui permettent de retenir le cheval, si vous dites compter vous mettez c o m p t, ça vous rappelle le "computare" initial. La fonction de l'écriture est de remémoration. Comment ça s'articule avec le placenta et la fonction placentaire, c'était ce qu'il me paraissait important de repérer. Le placenta c'est vraiment la "livre" de

chair, ça pèse 500 grammes, c'est ce que nous devons abandonner. Et dès du'il y a trait unaire, il y a séparation, coupure et reste. Mais de ce "reste" nous pouvons en parler. C'est pourquoi il me semble important, quand une femme est enceinte qu'elle puisse rencontrer quelqu'un qui accepte de l'entendre parler de la coupure. "

G. LEMOINE.- "C'est dommage qu'on ne puisse pas accrocher en cet instant précis avec le thème de Brigitte; il y a encore un quart d'heure..."

Brigitte CHARDIN.- "Il me faut plus de temps que ça. Surement que j'aurais aimé dire quelque chose sur la fonction symbolique du père."

G. LEMOINE.- "Eh bien dis-le."

B. CHARDIN.- "Non pas comme ça."

G. LEMOINE.- "Est-ce que quelqu'un dans l'assemblée a encore quelque chose à dire ?"

KLAPAHOUK.- "Je voudrais dire un mot à propos du développement de THIS, tout à l'heure en effet en le poursuivant avec une certaine rigueur, en faisant la différence entre le signifiant parlé et celui qui est écrit, le mot placenta lui-même est riche de possibilité en le rattachant au "plat saint", à la "scène" etc.. et par conséquent au corps du père."

B. THIS.- "FREUD est né coiffé (signe de chance) mais de ce placenta et de ces membranes, la théorie freudienne n'en parle pas. Dans la théorie lacanienne est-ce que le placenta est un objet "petit a" ? est-ce qu'il est la chose ? qu'est-ce qu'il est ? J'ai interrogé un certain nombre d'analystes mais les réponses variaient.. Il n'y a pas, au sein de notre école une définition rigoureuse obtenant un large consensus. Je me suis contenté quant à moi de poser le problème et j'aimerais savoir ce que les uns et les autres peuvent en dire.

B. CHARDIN.- "Moi je dirais qu'il n'est pas un objet "petit a". Il peut à la limite fonctionner comme un objet "petit a", comme l'enfant n'est pas un objet partiel il est une figure d'un objet partiel; mais s'embarquer à dire que le placenta est un objet "petit a", non, non théoriquement ce n'est pas possible."

B. THIS.- "Alors il faut le référer à la castration, à la privation ou à la frustration ? Voilà aussi une chose qui doit être précisée. Suivant qu'il s'agit d'un objet réel, imaginaire, symbolique, et suivant l'agent, je peux vous lire très rapidement ce que j'avais écrit à ce point de vue.

"le sein comme les fécès sont des objets, bien à part, qui font ou ne font pas partie de son corps. Moi-Non Moi. .....
lecture pages 56 et 57 du texte .....

Rempart et dépassement de la Chose, l'objet "petit a" est ce qui, de la chose, préserve le désir, il est donc cause du désir. Mais, en tant qu'objet caduc, devenu pourriture, préfiguration de sa dissolution et de son Rien, le placenta est, pour le sujet, ce qui tient la place de la première Jouissance; il matérialise comme reste, au niveau du désir, l'inaccessible rapport du corps et de l'être parlant. "

C'est plutôt sur ce plan là que je voulais le situer."

Mme BENOIT.- "Je voudrais seulement parler de mon expérience, si c'est permis; j'ai accouché six fois et je n'ai pas du tout eu l'impression en mettant mon bébé au monde que je me privais de quelque chose de moi-même, alors que pour le placenta si, je donnais quelque chose de moi-même. (mouvements divers) . Bernard tu n'a pas accouché, attends ! je donne quelque chose de caduc, effectivement. Alors je fais une analogie entre deux images, celle de l'enfant qui perd sa dent, la dent c'est pas rien, celle de la femme qui perd son placenta."

G. LEMOINE.- "Son placenta ?"

Mme BENOIT.- "Son placenta, oui."

B. THIS.- "Tu l'as perdu à ta naissance, ton placenta."

Mme BENOIT.- "Quand un enfant perd sa dent, il y a un rite, on lui donne un petit cadeau et c'est très important pour lui, il le découvre sous son oreiller. C'est "la petite souris" soi-disant qui est venue lui mettre une pièce contre la dent. Alors quand une femme accouche, je sépare encore le bébé de toute l'enveloppe, eh bien l'homme lui fait un cadeau et c'est là où je pense que c'est très important, ce cadeau, parce qu'il symbolise cette perte de quelque chose de très riche qu'elle a donné, sa livre de chair dont tu parles; tu comprends ?"

B. THIS.- "Oui, mais, c'est pour le placenta ou pour le bébé ?"

Mme BENOIT.- "Mais justement, on pourrait se poser la question."

Marie José COLIN.- "Je voudrais répondre à THIS qui avait l'air de dire tout à l'heure, à propos du "traumatisme de la naissance", qu'en prenant telle ou telle précaution on pourrait ne plus en parler; mais je crois qu'après tout ce que vous venez de dire au contraire (je pensais au livre de RANK sur le traumatisme de la naissance) je crois qu'on ne peut pas ne pas utiliser ce terme et tout ce que ça représente. En effet c'est un traumatisme, puisque vous dites que cette perte est précisément la seule irréversible."

B. THIS.- "Mais RANK en introduisant le traumatisme de la naissance de l'enfant, a fait virer les choses; il a vicié profondément quelque chose de la théorie psychanalytique."

M.J. COLIN.- "Mais je ne crois pas que RANK en tout cas le plaçait au niveau de la réalité de la naissance, il le plaçait au niveau de ce que ça représente dans l'histoire du sujet et c'est ce que vous venez de dire."

G. LEMOINE.- "Mais il croyait qu'on pouvait y remédier en supprimant ce traumatisme dans l'analyse."

M.J. COLIN.- "Mais il dit sublimer, nous on dit symboliser. On n'en parle plus beaucoup de la sublimation dans l'Ecole

Freudienne, on dit toujours c'est symbolique. Les autres disaient "on sublime". Bon, ça c'est autre chose. Quand THIS dit que le placenta c'est pas la Chose, moi je me demande si on peut formuler les choses comme ça. Parce que si LACAN dit, la Chose, c'est bien justement que c'est innommable. Alors le placenta fait partie de la Chose. On ne peut pas dire qu'il l'est ou qu'il ne l'est pas, parce que la Chose c'est justement la seule façon qu'on a de désigner ce qui est perdu."

G. LEMOINE.- "Oui, il peut venir à la place de la Chose."

M.J. COLIN.- "On peut le figurer comme ça."

B. THIS.- "La Chose c'est le Bien Suprême, c'est la mère en tant qu'elle doit être interdite. Alors c'est cette confusion, mère-placenta que je veux éviter.

P. LEMOINE.- "A t'écouter on a le sentiment que la jouissance, elle, est d'avant, que c'est cet ensemble amniotique avec un placenta qui est véritablement, ce qui représente la nostalgie de la Chose. C'est du moins ce qu'on entend dans ce que tu dis. Et donc toutes les séparations qui suivront la naissance seront des traumatismes, des castrations..."

B. THIS.- "C'est un problème important, vous faisiez allusion aux travaux australiens, moi je pense surtout aux travaux belges... sur l'électroencéphalogramme; on s'est aperçu que l'enfant in-utero avait un rythme bien spécifique au cours de sa maturation foetale, mais ce qui nous a sidéré c'est de découvrir que la femme enceinte suivait, dans son électroencéphalogramme, quand elle dormait, le rythme qu'avait son enfant. C'est-à-dire que quand elle arrivait au sixième mois elle avait des périodes activité / sommeil, de rêve donc, tout à fait différentes des rythmes du huitième, neuvième mois, puis après la naissance quand elle nourrissait elle conservait plus longtemps le même rythme de sommeil paradoxal que son enfant, c'est-à-dire, non pas qu'elle s'identifiait à l'enfant en elle; mais que ça remuait en elle ses expériences de ce temps là. J'insiste là-dessus parce que la Chose, le Bien Suprême, la Mère etc... tout ça il faut bien qu'on se mette à l'articuler clairement. Et ça me fait problème quand j'y réfléchis et quand je veux comprendre.

Ch. MAILLET.- "Oui, moi je voulais parler justement à propos de la Chose. Je l'ai dit un peu comme ça dans mon texte. LACAN dit : "la mère occupe la place de la Chose". Alors moi je vais pousser les choses un petit peu, en disant que finalement la mère ça pouvait être une métonymie de "das Ding" et que, en allant encore un peu plus loin, c'était peut-être une métonymie du placenta et que ça serait le placenta qui occuperait la place de la Chose, c'est-à-dire je ne dis pas c'est la Chose ou ça n'est pas la Chose, mais ça en occupe la place, la mère intervenant comme métonymie du placenta, parce que comme le soulignait THIS on ne parle jamais du placenta. Ça,c'est quelque chose que j'ai un peu repris puisque j'ai parlé du placenta mais en le plaçant du point de vue de la femme et de la mère. J'ai l'impression qu'on est toujours, les uns par rapport aux autres, en décalage de la même façon que le placenta est en décalage par rapport à tous les gens qui s'y intéressent. Du point de vue de l'enfant, il y a quelque chose qui me semble très important. La respiration de l'enfant avez-vous dit est une respiration qui se fait par le placenta, donc le traumatisme de la naissance on peut peut-être déjà le situer d'un autre point de vue comme le moment où justement l'air dans tout ce qu'il a de parfaitement fluide, d'intouchable va nous devenir indispensable, alors que dans toute la vie intra-utérine l'air nous apparaît comme quelque chose de chimique, c'est un air dissout, qui est certainement inconscient pour le foetus, le besoin en est, mais certainement inconscient, alors que dès sa naissance il lui apparaît. Et de ce point de vue là, et ne serait-ce que de ce point de vue là, je me demande ce que ça veut dire que cette recherche d'un adoucissement de la naissance ? Et je me demande dans quelle mesure cette espèce de recherche d'adoucissement n'est pas une espèce de négation de la coupure de la naissance. Je pense qu'il y a là quelque chose qui serait très intéressant à préciser pour savoir quelles sont les idées de ceux qui mettent les enfants dans l'obscurité etc.. Tout ceci me semble extrêmement passionnant sur le plan de l'observation, mais il serait peut-être intéressant de savoir, et peut-être que vous nous le direz plus tard, - ce que deviennent ces enfants, et si vous avez l'impression qu'il y a quelque chose de changé. La troisième chose c'est qu'en ce qui concerne l'enfant, le placenta ou plutôt l'oeuf c'est son objet total et il le perd; et il doit respirer. Pour la mère on a vu tout à l'heure, avec l'intervention de Madame BENOIT comment la question se posait de savoir de qui était le placenta, si c'est le placenta de son enfant ou si c'est le sien et apparemment les gens ne sont pas d'accord, je suis infiniment mal placé vu mon sexe pour en parler, et quant aux autres il faut rappeler qu'ils le mangent et que la tradition arabe de ce point de vue là reste, je crois extrêmement vivace : le placenta il est mangé par le père, de la même

façon qu'il est bouffé par les femelles d'animaux herbivores, les lapins mangent de façon constante leur placenta."

B. THIS.- "Les carnivores aussi."

- "Oui, les carnivores c'est évident."

B. THIS.- "Vous paraissiez dire les herbivores spécifiquement."

Ch. MAILLET.- "C'est important de dire pour les herbivores, alors que pour les carnivores la valeur alimentaire ça va presque de soi."

B. THIS.- "Il faut noter que c'est le cri qui arrête la dévoration, car quand la femelle dévore le placenta et le cordon ombilical, si le petit ne crie pas, il est dévoré lui aussi. C'est donc avec la naissance du cri qu'apparaît cet interdit de ré-incorporation."

Dr. X.- "Et on peut se demander, la valeur thérapeutique du placenta ayant pris avec les gamma-globulines toute son importance, dans quelle mesure il n'est pas très important je m'en aperçois maintenant, de dire aux gens que c'est d'origine placentaire, et le prix que ça coûte; je crois qu'il y a là une note thérapeutique annexe au placebo, comme tu voudras, qui apparaît là."

G. LEMOINE.- "Pour ce qui est de l'adoucissement de la naissance, en tout cas pour la mère, quelqu'un nous a rapporté le cas d'une femme enceinte en analyse qui disait qu'en l'empêchant de souffrir on lui enlevait ce qu'elle avait à dire, ce que par sa souffrance, elle avait à dire.

Michelle DUCORNET.- "A propos de l'adoucissement de la naissance, il me semble qu'on fait rapidement un sort à ce qui est traumatique dans la naissance si on dit qu'en faisant des tas de choses, l'obscurité, les compresses, on supprime ou on dit que ça n'existe pas. C'est un peu la même chose qu'on fait quand on a des enfants psychotiques, on crée un certain cadre, on crée un

certain contact. C'est pas pour ça qu'on va nier la psychose pour autant, mais elle permet que ça se passe au mieux de ce qu'on peut faire. Et, ça me paraît un peu difficile de dire qu'en faisant comme ça, ça n'existe pas."

B. THIS.- "En s'adressant à un enfant comme s'il ne parlait pas, comme s'il n'entendait pas, eh bien, on introduit, me semble-t-il, un traumatisme tout à fait inutile. Le traumatisme de la naissance, c'est après la naissance qu'on l'institue.

M. DUCORNET.- "Oui, on introduit un traumatisme supplémentaire."

B. THIS.- "Quand vous jouez de la flûte pendant la grossesse, cette femme entend, l'enfant aussi à partir du septième mois. Quand vous reprenez votre flûte, l'enfant venant de naître, s'il est détendu, qu'est-ce qui se passe ? C'est exactement le même rôle que le visage de face, avec les sons aigus et graves. Il se met à sourir en réentendant l'air de flûte que sa mère aimait tant ! Ça vous montre bien la fonction de la parole et des sons et de ce continu opposé au discontinu dont il est question. Nous nous plaignons des camps de concentration Nazis, et nous les organisons dès la naissance. Les maternités sont le lieu d'une déshumanisation complète. Alors vous me direz que c'est mon illusion qu'on peut améliorer le monde, que j'annule mon désir de destruction et mon sadisme le plus total peut-être, mais quand même !."

M. DUCORNET.- "Non, mais ce n'était pas ça du tout que je voulais dire, au contraire."

B. THIS.- "Oui, mais on peut l'entendre comme ça ! J'ai là un texte d'un Séminaire de LACAN. Comme il n'en parle pas souvent du placenta, j'en profite pour le citer (13 mars 68). "Ce mythe en quelque sorte parasite car il n'est pas freudien, a été introduit sous un biais énigmatique, celui du traumatisme de la naissance par Otto RANK. C'est centrer la naissance sous le biais du traumatisme, c'est lui donner fonction du ou de signifiant. La chose en elle-même n'était pas faite pour apporter une viciation foncière à l'exercice d'une pensée qui en tant que pensée analytique ne peut que laisser intact ceci dont il s'agit, à savoir que sur le

plan dernier où vient achopper l'articulation identificatrice, la béance reste ouverte entre l'homme et la femme et par conséquent dans la constitution même du sujet. Nous ne pouvons d'aucune façon introduire, disons l'existence au monde de la complémentation mâle et femelle. Or, à quoi aura servi l'introduction par RANK de cette référence à la naissance par ce biais du traumatisme ? A ceci que la chose soit profondément viciée dans la suite de la pensée analytique en ceci qu'à tout le moins sous toute cette "fusion" qui fait que pour le sujet il y a eu possibilité primitive et donc possible à reconquérir d'une union avec ce qui fait le tout, c'est le rapport de la mère à l'enfant, de l'enfant à la mère au stade utérin, au stade d'avant de la naissance. Et si nous touchons du doigt où est le biais et l'erreur, cette erreur sera exemplaire, parce que c'est elle qui nous révèle où prend son origine cette fonction du tout dans le sujet en tant qu'il choit sous le biais de la fatalité inconsciente, c'est-à-dire ou qu'il ne se reconnaît authentiquement qu'à s'oublier, ou qu'il ne se reconnaît sincèrement qu'à se méconnaître. Voici en effet simplement où est le ressort tant, disons-nous, à partir du moment où nous prenons les choses au niveau de la fonction de langage, tant, disons-nous, de demande qui ne s'adresse à la mère. Ceci nous pouvons le voir se manifester en effet dans le développement de l'enfant en tant qu'il est d'abord infans et que c'est dans le champ de la mère qu'il aura à articuler d'abord sa demande. "Je ne sais pas si ça vous situe un peu le problème. LACAN essaie de bien repérer que l'homme se pense par rapport à une totalité, ces problèmes de Totalité ou d'Ensemble ne sont pas si simples que ça. Il faut noter que c'est à partir du moment où ce n'est plus ou bien le père, ou bien la mère qui engendre, mais le père et la mère, (En 1785 l'abbé SPALANZANI fait la première fécondation artificielle, l'homme se met à la place du créateur pour assumer cette "reproduction" qui n'est plus "génération) à partir de ce moment là, apparait la mathématique des Ensembles."

KLAPAHOUK.- "Je voudrais dire quelque chose pour revenir sur le début de cette réunion, à cette agression qui a eu quelque chose de la lettre persécutive. En effet il est remarquable que c'est en référence à la lettre hébraïque que la lettre grecque a été persécutée; or il s'agit là d'une filiation tout à fait directe, puisque l'écriture grecque est l'héritière de l'écriture hébraïque. Et on le remarque, enfin, pour beaucoup de lettres."

B. THIS.- "Avant l'écriture hébraïque il y avait une première écriture et un alphabet phénicien...

KLAPAHOUK.- "Non, je n'ai pas dit que l'écriture hébraïque était la première, j'ai dit qu'elle était antérieurement seulement. Elle en dérive : Ce sont des écritures sémitiques.... Il y a aussi quelque chose de remarquable dans le phénomène de la chûte du Yod, c'est qu'en hébreux la mère, "thalassa" pour FERENCZI, (qui est d'ailleurs une référence qui peut être utilisée dans le texte de Gennie LEMOINE) la mer se dit "Yam". L'enfant se dit "Yeled" et la nourrice se dit "am"; la chûte du Yod qui me paraît quelque chose d'important...."

B. THIS.- "La naissance c'est le passage à travers le Dalet, delta.... Mais la fonction persécutive de la lettre, oui, c'est à souligner, ça me semble quelque chose d'essentiel, parce qu'elle nous persécute la lettre, elle ne nous lache pas, même morts; ça continue comme c'est écrit; elle nous opère, c'est ça qui est important, et c'est dans la mesure où ça s'inscrit quelque part, sur l'autre scène, que ça se répète, si c'est pris dans l'inconscient. La lettre est toujours en relation avec la mort, elle porte la mort. Le porteur du message, porte un message qui dit : "mettez à mort le porteur de ce message", il porte sa propre mort. "Belléphoroh". Avec le placenta, qui mort, ma tête est mise à prix. Elle est affichée dans le placenta, cette part de moi-même, déjà donnée à la pourriture, à la mort. Il y a prescription et proscription, ma vie n'est que sursis ! Le placenta c'est cette partie de moi irrécupérable, déjà donnée à la mort."

Anne CAIN.- "Je voudrais revenir un peu en arrière et poser une question à Monsieur THIS. Qu'entend-il pas l'idée de supprimer le traumatisme de la naissance ?"

B. THIS.- "Je voudrais qu'on n'accentue pas le traumatisme post-natal."

Anne CAIN.- "Non, mais enfin, c'est quelque chose, on parle de fusion de la mère et de l'enfant. Alors à quel moment se passe la séparation ?"

B. THIS.- "Il n'y a pas de fusion, on en parle, mais c'est un mythe. A la naissance l'enfant est séparé de son placenta."

A. CAIN.- "En somme il y a suppression du traumatisme; mais comme il n'y a pas de fusion, il n'y a pas davantage de séparation et, en conséquence pas davantage y a-t-il traumatisme. Le traumatisme devient ainsi un mythe.

B. THIS.- "Je ne peux pas introduire une coupure là où il n'y a pas lieu de l'introduire."

A. CAIN.- "Vous, vous supprimez la fusion."

B. THIS.- "Il n'y a pas de fusion, il y a une relation."

A. CAIN.- "Une relation ?"

B. THIS.- "Parasitisme, pourrait-on dire, mais cette relation n'est pas fusionnelle."

A. CAIN.- "Ah, bien voilà, oui, vous supprimez la fusion."

B. THIS.- "Mais je ne supprime pas la mère."

A. CAIN.- "Oui, oui, oui d'accord." (rires et bruits divers)

B. THIS.- "Ni le fantasme, je pointe le fantasme, il est là tout le temps, toujours."

G. LEMOINE.- "On le cerne en analyse, c'est pourquoi on était parti de cas cliniques, quand même, au départ."

Une voix.- "... on parle beaucoup de l'enfant, on parle de la séparation de l'enfant d'avec la mère, mais du côté de la mère, elle-même, on n'en parle pas sauf quand..."

G. LEMOINE.- "Il aurait fallu vous préciser que tout ce travail est issu de deux cas cliniques et que c'est de ça qu'on

a parlé l'an dernier : deux cas cliniques simplement exposés; et qu'on a depuis essayé de théoriser un petit peu; mais c'est de là qu'on est parti; du fantasme de femmes enceintes en analyse, qui est essentiellement ce Fantasme de fusion et de totalité, d'ailleurs avec une forme paranoïde, qui amène justement la grande déception et la dépression d'après la naissance...."

Mme V... .- "Je voudrais poser une question. Est-ce que la femme enceinte retrouve à travers les mythes et les fantasmes de sa grossesse, son placenta perdu ?"

G.LEMOINE.- "Mais dans un fantasme on retrouve toujours tout, c'est ça qu'il a de bien, le fantasme."

Une voix.- "Il y a boire et à manger".

Une voix.- "C'est le cas de la dire."

Danielle DELBREIL.- "Vous avez parlé de brisure narcissique à l'heure à propos de la femme enceinte et aussi de régression, alors je voudrais avoir une certaine précision là-dessus que vous développiez un peu.-

G. LEMOINE.- "Oui, des précisions quoi. Ça ne vous paraît pas clair qu'elle fait une crise narcissique, par complaisance envers son image de totalité ? qu'elle a enfin récupéré ce qui lui manque et qu'elle est un tout et qu'elle fait une crise paranoïde à ce moment là ?"

DELBREIL D.- "Ça me semble plus ambivalent que ça."

G. LEMOINE.- "Bien sûr c'est beaucoup plus ambivalent que ça puisqu'elle a aussi des fantasmes d'éclatement entr'autres."

D. DELBREIL.- "Parce que il me semble (je parle uniquement de mon expérience) que j'ai vécu ma grossesse comme ne pouvant avoir avec ma mère que des relations d'une agressivité incroyable

comme si quelque chose remontait, et du jour où j'ai fait l'enfant, enfin une espèce de sérénité vis-à-vis d'elle, comme si j'avais dit : je t'ai fait quelque chose, enfin j'ai payé une espèce de dette a ... est-ce en relation avec mon père qui venait de mourir et je lui apportait quelque chose qui pouvait remplacer ce père ?"

G. LEMOINE.- "Vous étiez bien gentille avec votre mère malgré votre agressivité puisque vous lui donniez un enfant."

D. DELBREIL.- "Non, mais je sais pas, enfin, c'est peut-être une rationalisation trop simple tout ça."

G. LEMOINE.- "C'est important ce que vous dites, ça arrive très souvent, on apporte quelque chose à la mère; mais ça peut être vécu comme dans un des cas que j'avais apportés l'an dernier où au contraire mon analysante refusait de donner cet enfant à sa mère. Ce qui est peut-être l'envers de la même chose, enfin, c'est l'envers de le donner de toute façon. Pourquoi refuser en effet ? comme s'il avait été question de le donner à la mère ! Alors elle refusait, c'est un peu comme vous, qui le lui apportez..."

D. DELBREIL.- "Oui, mais la construction qu'on fait à partir de ça peut être trop rationalisée."

Claude GRILLIAT.- "Tout à l'heure Bernard THIS a parlé du médecin à la maternité, j'étais frappée parce qu'en somme, il n'y pas tellement longtemps, avant c'était les sage-femmes, c'est-à-dire c'étaient des femmes."

B. THIS.- "Et quand l'homme au seizième siècle voulait assister à un accouchement il se déguisait en femme, on disait "seul le diable peut inspirer une curiosité aussi morbide" et on brûlait ce médecin. Alors en ce temps là, j'aime autant vous dire que les hommes n'allaient pas traîner dans les maternités." (rires)

G. LEMOINE.- "De toute façon cette intervention qu'on fait maintenant en faveur de la présence du mari, elle est à la place

d'autre chose, qui serait à mon avis la relation elle-même. C'est une question de désir entre l'homme et la femme qui est importante et non pas la présence effective de l'homme à la maternité. Je crois que tout ce qu'on fait maintenant pour pallier cet état de choses, en incluant l'homme, c'est un peu inutile si la relation homme-femme ne met pas à sa place l'homme."

Mme REGI.- "Je voulais savoir ce que THIS pense de la couvade, vous savez, la bonne femme accouchait et puis vite elle se levait pour faire des petites tasses de thé, et enfin, des petites choses à manger pour les voisins et puis le mari se mettait à sa place et gémissait au fond du lit et refaisait tout le traumatisme de la naissance..."

B. THIS.- "Il s'agit d'un phénomène culturel bien étudié par ROHEIM où l'identification à l'accouchée est évidente."

A. REGI.- "Oui, ça j'ai bien compris, mais c'est tout ce que vous avez trouvé ? (rires) Il y a un travail qui se fait là-dessus ?"

B. THIS.- "Il y a un travail qui a été fait à Strasbourg avec EBTINGER et Mme RENOU sur la pathologie du père pendant la grossesse. C'est étonnant de voir comme les organes du père peuvent être travaillés par identification inconsciente à la mère gestante de leur petite enfance : troubles digestifs, coliques néphrétiques, histoires dentaires, troubles oculaires, il y a une pathologie extraordinaire, qu'il faut étudier.

Paul LEMOINE.- "Je voudrais dire que le futur père n'est pas toujours aussi admirable et très souvent aussi et c'est peut-être d'ailleurs un refus d'identification très souvent il trompe tout simplement sa femme pendant la grossesse et surtout à la fin. Il faudrait aussi parler de ça."

G. LEMOINE.- "Ah, il se venge bien, quoi. (rires) Oui, est-ce que Chantal MAILLET veut parler ? On a quand même le temps. Il y a trois quarts d'heure..."